



1896

Fourteen letters from Euler to P. L. M. de Maupertuis, 1752-1759

Leonhard Euler

Follow this and additional works at: <https://scholarlycommons.pacific.edu/euler-works>

 Part of the [Mathematics Commons](#)

Record Created:

2018-09-25

Recommended Citation

Euler, Leonhard, "Fourteen letters from Euler to P. L. M. de Maupertuis, 1752-1759" (1896). *Euler Archive - All Works*. 860.
<https://scholarlycommons.pacific.edu/euler-works/860>

This Letter is brought to you for free and open access by the Euler Archive at Scholarly Commons. It has been accepted for inclusion in Euler Archive - All Works by an authorized administrator of Scholarly Commons. For more information, please contact mgibney@pacific.edu.

MAUPERTUIS

ET

SES CORRESPONDANTS

• LETTRES INÉDITES

DE GRAND FRÉDÉRIC, DU PRINCE HENRI

DE PRUSSE, DE LABEAUMELLE,

DU PRÉSIDENT HENNAULT, DU COMTE DE TRÉSSAN,

D'EUER, DE KAESNER, DE KERNIG,

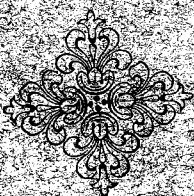
DE HALLER, DE CONDILHAC, DE L'ABBÉ

D'OLIVET, DU MARÉCHAL D'ÉCROSSÉ.

ETC., ETC., ETC.

Par M. l'abbé A. LE SUEUR

CYRIL D'ERONDELLE



PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

82, Rue Bonaparte, 82

1897

MAUPERTUIS

ET

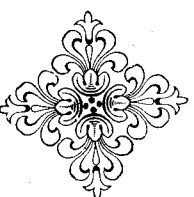
SES CORRESPONDANTS

LETTRES INÉDITES

DU GRAND FRÉDÉRIC, DU PRINCE HENRI
DE PRUSSE, DE LABEAUMEILLE,
DU PRÉSIDENT HENAULT, DU COMTE DE TRESSAN,
D'EULER, DE KAESTNER, DE KENIG,
DE HALLER, DE CONDILLAC, DE L'ABBÉ
D'OLIVET, DU MARÉCHAL D'ÉCOSSE.
ETC., ETC., ETC.

Par M. l'abbé A. LE SUEUR

CURÉ D'ERONDELLE



MONTREUIL-SUR-MER

IMPRIMERIE NOTRE-DAME DES PRÉS

1896

EULER¹ A MAUPERTUIS.

pier et qu'il fera travailler de tout son possible à l'impression. J'ai l'honneur...

L. EULER.

Berlin, ce 31 Mars 1752.

I.

MONSIEUR,

Il me semble que j'ai assés mal réussi dans le déchiffrement de la lettre de Leibnitz vu qu'il y a encore plusieurs mots que je n'ai pu deviner et un passage dont je ne sai pas où placer. Les lignes qui semblent rayées sont des renvois qui seroient à rapporter ce qui est écrit sans ordre au texte. La preuve qu'on en peut tirer pour la fausseté du passage tire par M. Kœnig me parait aussi convaincante que celle que j'ai prise du silence dans les lettres écrites à M. Bernouilli. Et je ne sai pas si celle-cy n'a point plus de force : car M. Kœnig pourroit dire que feu M. Leibnitz² ayant parlé une fois dans une lettre à M. Hermann de ce principe n'avoit pas jugé nécessaire d'en parler une seconde fois, au lieu que cette réplique ne trouve pas lieu envers M. Bernouilli. Cependant je pourrais toujours joindre cette nouvelle preuve à l'autre et elle servira à la renforcer.

Notre compagnon jardinier est enfin arrivé et M. Muller le conduira chez moy encore aujourd'hui. Si vous le souhaitez je le pourrais conduire chés vous. M. Spener me fit dire qu'il aura d'abord après les fêtes une provision de pa-

¹ Léonard Euler, né à Bâle en 1707. Il fut successivement professeur de physique et de mathématiques à Saint-Petersbourg ou l'avaient appelé les Bernouilli, puis en 1741 à Berlin, appelé par Maupertuis à former avec lui la nouvelle Académie. Euler était un mathématicien de premier ordre et ne contribua pas peu à donner du lustre à l'Académie présidée par Maupertuis dont il resta l'ami et le défenseur. Après la mort de ce dernier, il retourna en 1766 à Saint-Petersbourg où il mourut en 1783. Le nombre de ses travaux est prodigieux.

² Il semble que la réputation de Leibnitz n'était guère acceptée comme incontestable à Berlin, et cet acharnement contre ce savant ne fait guère honneur au mérite des autres.

II.

MONSIEUR,

Je ne sai si les changemens que j'ai faits dans l'addition seront assés conformes à votre intention, j'ai taché, autant que les bornes de mon éloquence me l'ont permis, de monter plus énergiquement l'absurdité de vouloir regarder la proposition de St Gravesande¹ comme la source du principe de la moindre action, mais je conviens que cette absurdité aussi bien que les énormes fautes des démonstrations mériteroient d'être beaucoup plus relevées que je ne suis capable de faire. Comme la prétendue démonstration nous doit convaincre de deux faussetés et que je n'eusse d'abord parlé que d'une seule, c'est-à-dire de la restriction à la même vitesse respective, j'ai fait un petit changement à cet égard, et j'ai aussi effacé ce qui est déjà contenu ou dans les procès mêmes ou dans ce que je viens d'ajouter. En cas que vous ne jugiés pas cela suffisant je vous prie, Monsieur, de vouloir bien faire d'abord dans le françois tous les changemens que vous avés envie pour que je les insère ensuite dans le latin². Je suis avec le plus respectueux attachement...

L. EULER.

Ce 18 Febrerien 1753.

¹ Guillaume Jaques, un des plus célèbres disciples de Newton. Il naquit à Bois-le-Duc en 1688 et mourut en 1742. Quoique Newtonien, il met en garde contre le peu de solidité des opérations algébriques et les erreurs dans lesquelles on peut tomber en s'appuyant sur des calculs dirigés par l'opinion même qu'on doit établir.

² Ce travail parut en latin à Berlin en 1753 in-8° sous le titre : *Disseratio de principio mutine actionis una cum examine objectionum Koenigii.*

Maupertuis avait dû quitter Berlin et s'en venir en France pour soigner sa santé. Pendant son absence, il avait donné plein pouvoir à Euler, qui avait toute sa confiance, pour régir l'Académie. Euler ne manquait pas de tenir son Président et son ami au courant des événements qui se passaient dans l'Académie ou dans Berlin. Ce sont ces lettres qu'on va lire.

III.

MONSIEUR,

Depuis que le bruit de votre voyage¹ en Italie s'est répandu ici, je n'ai vu aucun moyen de m'acquitter de mon devoir envers vous, ce qui m'aurait été insupportable si le même bruit ne nous avoit assuré que votre santé étoit assés bien rétablie : mais à présent je suis fort affligé que les chaleurs excessives de l'été passé vous aient presque autant incommode que le froid de l'hiver, et j'espère que le séjour en Italie où vous pensés de passer l'hiver prochain qui vous garantira de ces deux extrémités, vous délivrera tout à fait de vos accidens. Dieu veuille y donner sa bénédiction et nous prouver les avantages de votre retour avec une santé bien affermie, dont vous puissies jouir ici sans aucune altération. Madame votre épouse a eu la bonté de nous envoyer le précieux présent que vous avés bien voulu me destiner. Je vous en présente mes remerciements les plus empressés étant tout à fait confus de tant de bienfaits dont vous me comblés sans cesse. — Quoique les Anglais soient nos alliés, ils se conduisent si mal que je vous souhaite de riches butins sur eux² : leur indolence et la funeste jour-

¹ Ce voyage dont Maupertuis eut un moment l'idée n'eut pas lieu à cause de l'état de plus en plus critique de sa santé.

² Maupertuis avait comme beaucoup de riches de son temps des intérêts dans la Compagnie des Indes : les victoires des Français et les défaites des Anglais avaient une grande influence sur le chiffre d'affaires et par là même de bénéfices de cette Compagnie.

née du 18 juin¹ ont jetté notre Académie en des grands embarras et lorsque tout le monde fit des préparatifs pour se sauver d'ici, nous ne vîmes aucune possibilité de prendre des mesures salutaires pour le bien de l'Académie. Pour moy je n'ay encore eu peur et en me confiant entièrement à la Providence divine², j'attend avec une parfaite résignation les événements de la guerre. Cependant les revenus de notre Académie y souffrent considérablement et je crois que pour l'année prochaine chacun sera obligé de se contenter de la moitié de sa pension ; car nos capitaux placés sur la Landschaft et ailleurs n'y sauroient suppléer puisqu'il n'y a pas moyen d'en rien retirer. M. Kohler vient d'expédier nos allemands de l'année prochaine pour la Westphalie comme des marchandises particulières ; les françois ménagent partout les savans, peut-être une recommandation sous la main de votre part auprès du duc de Richelieu³ nous conserveroit cette partie de nos revenus. Notre M. Jacobi⁴ est tombé entre les mains des Autrichiens le 18 juin. L'Académie n'a pas donné de prix cette année faute d'une pièce qui l'aurait mérité. Depuis la guerre, ma correspondance en France a entièrement cessé et je n'ai pas encore appris si l'Académie de Paris a donné le prix cette année ou non. Je n'écris pas non plus à Pétersbourg quoique j'en reçoive de tems en tems des lettres parmi lesquelles se trouvait l'incluse de M. Epinus qui s'est laissé éblouir d'y prendre service.

C'étoit un libraire de Hollande qui a voulu imprimer mon ouvrage sur la Dioptrique, mais la crainte générale que Berlin ne soit abîmé semble l'avoir fait changer de dessein.

¹ Victoire de Chotzenitz remportée par les Autrichiens, ayant le maréchal Daun à leur tête, sur les Prussiens de Frédéric. C'est ce jour-là 18 juin 1757 et à l'occasion de cette victoire que Marie-Thérèse établit l'ordre militaire de son nom.

² Il faut remarquer en passant la foi profonde de ce savant qui sut aller en lui la science et la foi. Condorcet n'a pas eu honte de troubler ses lettres pour faire croire qu'il était incrédule.

³ Le duc commandait alors en Hanovre, où, comme l'on sait, il ne fut pas heureux.

⁴ Poète allemand né à Dusseldorf. Il cultiva particulièrement la littérature légère et ses œuvres comprennent surtout des épitres en vers, des fables, des chansons, des romances.

Au reste conformément à vos ordres, Monsieur, j'ai encore fait exécuter quelques devis par un artiste nommé Rinck très honnête homme et guidé par M^{rs} Huber et Sulzer, qui lui ont communiqué une découverte de former les bassins pour une sphéricité donnée à moins d'une ligne près et cela par un mécanisme très simple. Nous venons de faire une lunette de neuf pouces à un.... concave, qui a si bien réussi qu'on découvre assés distinctement les satellites de Jupiter. Après cet essai je ne balancerai plus de faire exécuter de plus grands desseins puisque le travail ne coûte que fort peu.

Depuis quelque tems j'ai fixé mes recherches sur la déclinaison de la boussole pour découvrir la nature des lignes bizarres qui sont représentées sur la carte de Halley¹ et celle qui a été depuis publiée en Angleterre pour l'an 1744 et que nous avons copiée ici. M. Halley prétendoit qu'il falloit absolument supposer² quatre pôles magnétiques dans la terre; mais j'ai fait voir que deux sont suffisans et j'ai construit une carte avec toutes ses lignes sur l'hypothèse de deux pôles magnétiques qui représentent assés exactement les déclinaisons pour l'année 1744. Puisque les pôles changent avec le tems, on pourroit dresser pour chaque année une carte semblable.

M. d'Alembert³ ne m'incommoda plus et je suis dans la ferme résolution de ne me plus engager avec lui, quoi qu'il publie contre moy. Dans mon procès avec M. Keith⁴, j'ai obtenu une sentence en ma faveur, mais l'exécution manque

¹ Célèbre astronome anglais né à Londres en 1656, mort en 1742. Halley avait été chargé en 1701 par son gouvernement de lever une carte de la Manche. On a de lui des tables de la lune, des cartes du ciel, un catalogue des étoiles, dressé d'après ses observations faites en 1677 à l'île de Sainte-Hélène. Avec Lahire et Cassini, il déterminait la précession des équinoxes, le mouvement des étoiles.

² Dans sa Théorie sur les variations de la boussole.

³ Dans ses Recherches sur différents points importants du système du monde, 3 vol. in-4°, d'Alembert avait attaqué diverses propositions d'Halley.

⁴ Jacques Keith, feld-marchal des armées du roi de Prusse, fils cadet de Georges Keith comte marchal d'Ecosse et de Marie Drummond, né en 1696 à Freteressa dans le Shérifsdon de Kincardine. Ce fut lui qui assura en Saxe la belle retraite de l'armée prussienne après la levée du siège d'Olmütz. Il fut tué cette même année lorsque Daun surprit le camp prussien à Hockkirchen.

encore, quoiqu'elle ait été ordonnée à trois fois. Dans ces circonstances je ne voulois pas me défendre auprès de M. le grand Chancelier, *inter arma silent leges*, et M. de Keith a vendu son bien à Madame de Thulmeyer.

Toute ma famille infiniment sensible à votre gracieux souvenir se recommande très humblement dans votre protection, Monsieur, et j'ai l'honneur d'être...

EULER.

Berlin, ce 3 Septembre 1757.

IV.

Berlin, 24 Decembre 1757.

MONSIEUR,

Le bruit de votre parfait rétablissement s'étant répandu ici, dont même Mademoiselle de Bredow votre niece m'avait donné les plus fortes assurances, la lettre dont vous venés de m'honorer m'a très sensiblement affligé. Dieu veuille vous garantir de nouvelles rechutes de votre maladie et raffermir en sorte votre santé que vous puissés sans aucun risque retourner chés nous et jouir à Berlin d'une parfaite santé. C'est le vœu ardent de toute notre Académie et de moi en particulier, à quoi m'engagent les plus fortes obligations dont je vous suis redevable, et rien ne me sauroit tant intéresser que votre conservation. Le jour du nouvel an auquel nous approchons me fait redoubler ces mêmes vœux et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien recevoir à cette occasion ma très humble et très empressée félicitation.

Quelque perte que notre Académie puisse souffrir dans ses revenus nous nous y soumettons de bon cœur, après la glorieuse bataille de Rosbach et la défaite entière des Autrichiens à Breslau¹ dont vous aurés déjà appris l'importance. Hier nous apprîmes la reprise de Breslau² par laquelle le

¹ A Lissa.

² Le 10 décembre 1757.

nombre des prisonniers Autrichiens est augmenté de 14 généraux, 400 officiers et de 1400 soldats, qui tous ont été obligés de se rendre à la discrétion ; outre cela tout le bagage des chefs de l'armée autrichienne avec le reste de leur grosse artillerie s'y est trouvé de sorte qu'à l'heure qu'il est le Roy a déjà au-delà de 35,000 prisonniers Autrichiens, le reste étant tout à fait dispersé et encore poursuivi par le général Zieten¹. On dit que même les officiers prisonniers françois sont bien ravis de cette défaite des Autrichiens, desquels ils avoient éprouvé des reproches bien durs à la leur. L'Évêque de Breslau s'est déclaré d'abord pour l'Autriche où il a fait conduire comme prisonnier l'abbé Bastiani² sous le prétexte d'être trop attaché au Roy ; mais après la bataille de Breslau l'Évêque a pris la même route pour se sauver. On parle beaucoup d'une terrible trahison en Silésie qui y fut enlignée avant l'arrivée du Roy et dans laquelle l'abbé Brades³ avoit trempé. On nous a conseillé d'omettre son nom dans la liste des Académiciens que nous allons publier ; peut-être même serons-nous obligés d'omettre aussi l'Évêque. Pour notre brave Jacobi nous espérons de le recouvrer étant encore en vie et bien guéri d'une dangereuse blessure dans sa captivité. Nous sommes

¹ Jean Joachim né en 1689 à Wustrau de parents pauvres ; il commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans ; sa valeur et ses talents l'élevèrent au grade de général de cavalerie. Il se distingua surtout à la bataille de Leuthen en 1757. Il mourut en 1786 à Berlin.

² Abbé italien dont certains côtés de caractère sont romanesques et dont la vie dans ses commencements est peu édifiante. Il s'enrôla dans l'armée prussienne à Francfort-sur-le-Mein. On le conduisit à Breslau, où le général d'Arri avec l'Évêque de cette ville ; celui-ci remarqua son esprit et le trouva contre deux recrues. Bastiani devint le secrétaire de l'Évêque qui le fit chanoine. Frédéric le distingua et en fit son confident. Il mourut à Postdam en 1787. Il avait autant d'esprit que de modestie.

³ Eller veut parler de l'abbé de Prades retiré en Prusse après la condamnation de sa thèse par le pape Benoît XIV. Il était véritablement entré dans une conspiration, non contre le roi de Prusse mais contre la monarchie prussienne en faveur de la France avec laquelle il voulait se réconcilier de gré ou de force. Il fut enfermé quelque temps au château de Magdebourg. Frédéric lui pardonna pour ne pas paraître inconséquent, après avoir reçu l'abbé de Prades poursuivi comme philosophe trop hardi pour l'époque et pour son pays.

dans l'attente des nouvelles bien importantes à l'égard des armées françoises et suédoises, qui se trouvent dans la dernière angoisse. Plût à Dieu que notre grand Roy puisse partout être présent, qui par cela même est devenu d'autant plus grand qu'il a été obligé de réparer les fautes de ses généraux¹ ; tandis que parmi tant d'armées ennemies, il ne s'est passé aucune faute. Ces circonstances ne sauroient laisser aucun doute que la divine Providence ne veille sur notre monarchie d'une manière particulière contre tant de puissances liguées contre lui.

Après la mort de M. Pelloutier² nous laissons la bibliothèque fermée. M. Lehman a eu le malheur de tomber dans le fossé derrière la maison d'Opéra où il a cassé sa jambe, mais il se rétablit parfaitement bien ; sa femme étant accouchée presque en même tems et n'ayant pas un sou dans la maison. M. Eller³ a trouvé bon de lui faire payer une gratification de 50 écus à condition qu'en cas que vous ne l'approuviez pas, il le payeroit de sa bourse.

Enfin mon procès est fini je ne sai presque comment. La dernière sentence enjoignit à Madame Keith, car je n'avois rien à faire à cet égard avec Madame Thulmeyer, de remplir le fossé dans un tems marqué sous peine d'exécution. Ce terme étant échu, rien n'étoit fait et j'instruisis mon advocat de prendre les mesures convenablement, mais huit jours après je trouvai tout bien exécuté de sorte que j'en suis bien content, et depuis rien ne s'est plus passé. Il reste

¹ En particulier celles de Zieten qui, chargé pendant le siège d'Olmütz d'escorter 3000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégés, fut surpris par Landon qui détruisit une partie de ce convoi et obligea Zieten à faire sauter le reste, événement qui contraignit les Prussiens à lever le siège.

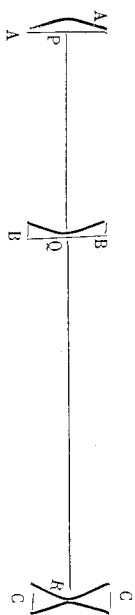
² Simon Pelloutier, ministre protestant de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'Académie de cette ville et conseiller ecclésiastique. Il naquit à Leipzig en 1694 d'une famille originaire de Lyon. Son histoire des Celtes et particulièrement des Gautois et des Germains depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gautois, a fait honneur à son érudition. Il mourut en 1757.

³ Jean-Théodore Eller de Brockuson, premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pleskau dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg et mourut à Berlin en 1760. Frédéric l'avait nommé en 1755 conseiller privé de son Académie royale.

pourtant de payer le procès et l'avocat dont les frais monteront bien à cent écus pour chaque part, pendant que l'ouvrage fait par Madame Keith coûtera à peine cinq écus.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, des avis touchant l'Académie des sciences de Toulouse, j'ai déjà pensé au sujet de leur prix, mais je crains fort d'y faire quelque chose qui mériterait la moindre attention, du moins n'y vois-je encore rien qui pourroit être ramené à l'analyse.

Quoique le perspectif de neuf pouces ait été assés bien exécuté et qu'il découvre les satellites de Jupiter, il le faut tenir si ferme que je doute fort que son usage puisse avoir lieu sur mer. Ensuite j'ai voulu faire exécuter d'autres devis, mais quelques soins que l'ouvrier y ait apportés, je me suis aperçu d'un défaut particulier dans le verre même, la matière n'en étant pas assés homogène pour causer partout la même réfraction. Les morceaux de verre qu'il avoit employé auparavant n'avoient pas ce défaut et je me souviens bien que Huygens conseille de choisir bien soigneusement le verre; que le verre fraîchement fabriqué n'y valoit rien et qu'il faut plutôt ramasser de vieux morceaux et de les bien faire cuire. Cependant l'essai que j'ai fait faire a des avantages sur les lunettes ordinaires; le défaut est un mince brouillard par lequel on voit les objets. Cela m'a dégoûté tout à fait et j'ai fait remettre à l'observatoire tous les essais tant en lunettes qu'en microscopes qui pourront peut-être servir dans l'avenir. Pour la lunette de 8 à 9 pouces, dont vous souhaitez voir le devis, Monsieur, je prends la liberté d'ajouter ici quelques-uns dont la figure générale est celle-cy :



*Devis d'une lunette qui grossit le diamètre des objets
30 fois.*

1° L'objectif AA aura une ouverture dont le diamètre est 1 pouce.

2° Le rayon de sa face $\left\{ \begin{array}{l} \text{de devant} = 3,072 \\ \text{de derrière} = 26,208 \end{array} \right\}$ pouces, les deux faces convexes.

3° A la distance $PQ = 1,69$ pouce, on placera le verre BB dont l'ouverture ait aussi 1 pouce de diamètre.

4° Ce verre est concave-plane, la face concave regardant vers l'objectif et le rayon de la concavité est 3,644 pouces, l'autre face étant plane.

5° Derrière ce verre à la distance $QR = 6,29$ pouces, on mettra l'oculaire CC dont le diamètre d'ouverture est $\frac{1}{6}$ pouce.

6° Ce verre sera également concave des deux côtés, le rayon de chaque face étant 0,367 pouce.

7° La longueur de cette lunette sera de 7,97 pouces et elle découvrira un champ, dont le diamètre est 1 degré à peu près.

Devis d'une telle lunette qui grossit 50 fois le diamètre des objets.

1° L'objectif AA aura une ouverture dont le diamètre est $1\frac{2}{3}$ pouce.

2° Le rayon de sa face $\left\{ \begin{array}{l} \text{de devant} = 5,121 \\ \text{de derrière} = 43,680 \end{array} \right\}$ pouces, les deux faces convexes.

3° Derrière ce verre à la distance $PQ = 5,125$ pouces on mettra le verre BB, dont l'ouverture soit égale à celle de l'objectif.

4° Le rayon de sa place de devant = 10,160 pouces, qui est concave l'autre étant plane.

5° Derrière ce verre à la distance $QR = 13,52$ pouces, on mettra l'oculaire CC également concave des deux côtés le rayon de la concavité étant = 0,367 pouce.

6° La longueur de la lunette sera = 18,65 pouces et elle découvrira un champ dont le diamètre est = 22.

Devis d'une telle lunette qui grossit 100 fois.

1° Pour l'objectif AA le diamètre de l'ouverture est $3\frac{1}{3}$ pouces.

2° Le rayon de sa face $\left\{ \begin{array}{l} \text{de devant} = 5,193 \\ \text{de derrière} = 69,888 \end{array} \right\}$ pouces, les deux faces convexes.

3° Derrière ce verre à la distance $PQ = 6,404$ pouces, sera placé le verre BB plano-concave, le rayon de la concavité étant 12,1704 pouces.

4° La face concave regarde vers l'objectif et l'ouverture sera égale à celle de l'objectif.

5° A la distance $QR = 16,989$ pouces on mettra l'oculaire qui est égal à celui des devis précédents.

6° La longueur de la lunette sera de 23,39 pouces et elle découvrira un champ dont le diamètre est 17 1/2 minutes.

Si l'on craint d'exécuter bien ces mesures prescrites on n'a qu'à les augmenter de leur quart au tiers laissant les ouvertures les mêmes, mais alors on perdra sur le champ apparent. Quoique j'aye fixé le lieu du verre du milieu, il est bon de l'établir par expérience, car le moindre changement est fort sensible. Il faut aussi remarquer que le champ apparent de ces lunettes surpasse celui que les lunettes ordinaires astronomiques présentent sous le même grossissement. J'ai composé un mémoire particulier sur cette espèce de lunettes à trois verres qui représentent debout les objets et je le lirai à la prochaine occasion.

L'impression de notre volume XII de nos mémoires avance bien. Ma correspondance avec l'Académie de Pétersbourg est tout à fait interrompue. Cependant je viens d'ap-prendre qu'on y imprime le 4^e volume de leurs nouvelles, comment Grischau a fait un second voyage à Revel pour y vérifier un changement surprenant dans la longueur du pendule qu'il prétend avoir remarqué dans son premier voyage. Comme il craignoit que M. Apinus ne fut envoyé dans la même vue, il avoua que ce changement ne se trouvait plus, mais que cela était d'autant plus surprenant que dans le même endroit ait souffert dans si peu de temps un changement si considérable, car il ne veut pas s'être trompé dans la première expédition. — Toute ma famille vous présente ses très humbles complimens et se recommande à la continuation de votre bienveillance en faisant les vœux les plus ardens pour votre conservation et un parfait rétablis-

sement. M. Eller, M. Mérian et M. Fluber en font autant. J'ai l'honneur...

L. EULER.

Berlin, ce 24 Décembre 1757.

P. S. Selon la gazette d'aujourd'hui le nombre des prisonniers Autrichiens faits depuis le 5 déc. jusqu'au 14 est de 21,500, parmi lesquels se trouvent 307 officiers tous nommés, avec 141 canons et 4000 chariots de bagage, auxquels il faut ajouter les 14,000 pris dans Prague qui s'est rendu le 19 au soir.

Le feld-marchal Keith a fait une belle expédition en Bohême y ayant ramassé quantité de contributions et détruit quelques magazins.

V.

MONSIEUR,

Votre silence depuis si longtemps m'a beaucoup inquiété sur l'état de votre santé et je fus d'autant plus ravi d'apprendre votre arrivée à Neufchâtel. Dieu veuille affermir votre santé et vous mettre en état d'entreprendre bientôt le pénible reste de votre voyage. Après la glorieuse bataille¹ avec les Russes nous sommes dans l'attente d'une bataille aussi décisive avec les Autrichiens² et j'espère qu'à votre arrivée nous ne serons plus fort éloignés de la paix si désirée, qui aura sans doute une grande influence sur l'état de votre santé. Les Russes se vantent bien d'avoir gagné la bataille³ et c'est sur cette fausse prétention que l'empereur a éclaté avec le ban de l'empire contre

¹ Bataille de Zornordoff livrée le 25 août.

² Elle fut décisive en effet, mais contre eux : elle fut livrée à Hoch-Kirchen et le camp des Prussiens, leurs tentes, leurs bagages, tombèrent au pouvoir du comte de Daun.

³ Les Russes en effet, commandés par le général Fermer et les Prussiens commandés par leur roi, s'attribuèrent également la victoire.

notre roy et le roy d'Angleterre avec tous les princes et comtes de notre parti, mais nous bénissons Dieu qui nous a sauvés de notre perte entière que nos ennemis avoient avoïr médité contre nous. Des officiers russes ont avoué qu'ils ont perdu dans le massacre du 23 août 42,000 hommes. —

Monseigneur le Margrave Henry¹ vient de souffrir une terrible perte, car tout ce qu'il a sauvé de ses terres de Stolzenberg à Custrin est brûlé et ses terres saccagées. Hier je soupai chez Son Altesse où l'on reçut l'agréable nouvelle que l'avant-garde de l'armée autrichienne, consistant en 9,000 croates, a été fait prisonnière avec dix canons. Vous aurez sans doute appris, Monsieur, les angoisses où notre bonne ville s'est trouvée dans ces catastrophes menaçantes² et la fuite de la plupart des personnes de distinction, mais qui reviennent à présent peu à peu. Nos deux jeunes princes³ sont encore éloignés, de même que Son A. R. Madame leur mère. Pour moy j'ay toujours eu bon courage et mis ma confiance sur la divine Providence qui nous a déjà donné des preuves trop éclatantes pour que nous dussions désespérer du sort de notre grand monarque qui assurément, par l'obstination de ses ennemis, sera élevé beaucoup plus haut qu'il n'a jamais aspiré⁴.

Depuis quelque temps nous avons été fort sollicités de recevoir dans l'Académie le célèbre M. Bianchi⁵ et on a réitéré la même demande pour M. Schaller⁶ d'Augsbourg pour lequel vous aviez été porté, Monsieur, avant votre départ

¹ Margrave de Bayreuth, beau-frère de Frédéric.

² Après la bataille de Hoch-Kirchen.

³ Les neveux de Frédéric, dont l'aîné avait quatorze ans et devait succéder à son oncle sous le nom de Frédéric-Guillaume II.

⁴ Il est certain que la guerre de Trente Ans fit valoir le génie vaste, vif, rapide, l'étendue de vue, la promptitude, la science de la guerre de Frédéric II.

⁵ Jean-Baptiste Bianchi, célèbre anatomiste italien; né à Turin en 1681, docteur à 17 ans et professeur à Turin, il mourut le 20 janvier 1761. Il écrivit de nombreux ouvrages de médecine en latin et en italien.

⁶ Jacob-Christian Schaeffer, savant distingué né à Guerfurt en 1718, mort à Ratisbonne en 1790. Il fut successivement maître de la Faculté de Tubingue, docteur de celle de Wittenberg et président du consistoire de Ratisbonne. Ses travaux sur l'histoire naturelle, les insectes et les plantes ont de la valeur.

et même promis sa réception à feu M. Pelloutier. Comme nous étions assurés que vous ne désapprouveriez pas la réception de M. Bianchi, nous avons signé leurs diplômes après les formalités présentes.

Conformément à votre intention nous venons d'expédier les ordres à M. Köhler pour payer à M. Merian les billets qu'il reçoit de la caisse du Roy. C'est un grand bonheur que notre caisse n'a pas encore souffert considérablement et à la dernière reddition des comptes il a été résolu de mettre encore 6000 écus à intérêts. C'est avec la plus grande impatience que nous attendons le précieux moment de vous revoir ici en bon état. J'ai l'honneur...

L. EULER.

Berlin, 16 Septembre 1758.

P. S. Tout est tranquille chez nous dans l'Académie : nous nous assemblons régulièrement et nous vivons ensemble dans la meilleure harmonie. M. Pott¹ persiste dans son obstination de ne paraître plus à l'Académie et continue de pousser son procès contre Messieurs Eller, Lehman et Brander ; mais M. le grand Chancelier m'a donné l'assurance de le faire supprimer². L'autre moitié du bâtiment de l'Académie est presque entièrement détruite par la faute du toit, d'où les poutres sont pourries et tombées en bas, où toutes les décorations de l'Opéra avec quantité d'autres pièces appartenant au Roy sont gâtées et même périées. Ce dommage montoit à plusieurs milliers d'écus, pour notre moitié nous la conservons encore à peine. Mon fils³ continue de son mieux les fonctions de l'astronome et s'applique

¹ Pott Jean-Henri, habile chimiste né en 1692 à Halberstadt, mort le 20 mars 1777 ; il a écrit : *De sulphuribus metallorum*, 1738, in-4 ; *Observationes circa sal*, Berlin, 1739. Ces ouvrages sont très estimés à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. C'est à lui que la Prusse doit la découverte, aux environs de Berlin, d'une terre propre à faire la pâte des porcelaines.

² Cela prouve que de tout temps la magistrature s'est laissée influencer.

³ J. H. Euler fils aîné, mort à Saint-Petersbourg le 6 septembre 1800, qui a remporté des prix dans différentes Académies et publié un grand nombre de mémoires intéressants sur l'astronomie, la physique, la mécanique et l'optique.

avec tous les soins à cette science dans l'espérance de mériter un jour cette place ; il prend la liberté de vous présenter, Monsieur, ses très humbles respects et de se recommander à la continuation de votre protection.

VI.

MONSIEUR,

Ce sont les Russes qui m'ont empêché de répondre plutôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écire, car puisqu'on a intercepté un courrier que Ferner avoit dépêché le 25 septembre à sa Cour, je fus employé d'examiner¹ toutes les lettres russes dont le nombre montoit à quelques centaines et d'en traduire celles qui pourroient donner quelques lumières. Les rapports de Ferner à l'Impératrice étoient bien singuliers puisqu'il continue à s'attribuer une victoire complète² et il y a joint une lettre de Daun qui le félicite sur l'heureux succès de la bataille, lui marquant qu'il avoit d'abord fait chanter le *Te Deum* à l'armée autrichienne à une décharge générale de son artillerie. On voit bien que tout cela n'aboutit qu'à tromper l'Impératrice russe, car toute l'Europe est à présent convaincue que cette prétendue victoire a mis le général Ferner hors d'état de poursuivre ses desseins et qu'une partie des débris de l'armée battue a été capable d'arrêter ses progrès jusqu'ici et de l'obliger même à se retirer³. Mais il y avoit parmi ces dépêches une lettre bien remar-

¹ Euler, avant de venir à Berlin, avait professé la physique et les mathématiques à Saint-Petersbourg et connaissait la langue russe ; il était tout naturellement indiqué pour déchiffrer les dépêches russes dont il est ici question.

² Elle fut, en tous cas, très incertaine.

³ Ce ne serait pas la première fois qu'une victoire coûtât plus cher au vainqueur qu'au vaincu.

quable du général Panin¹ au comte Schowaloff² avec une relation circonstanciée de la bataille où il déplore la ruine totale de l'armée russe dont plus que deux tiers avoit péri. D'autres lettres particulières font monter la perte à trois quarts et il est certain qu'à l'heure qu'il est l'armée de Ferner ne monte pas tout à fait à 30,000, qui avant la bataille estoit près de 100,000. A présent il ne paroît presque plus douteux que les turques n'aient déclaré la guerre à la Russie et l'Autriche³. Ils pourroient bien faire encore de grands progrès avant l'hiver ne rencontrant aucune opposition et il est certain que tant les Russes que les Autrichiens ont fait dans cette campagne leurs derniers efforts⁴. C'est par là que la divine Providence⁵, qui a jusqu'ici si merveilleusement protégé notre grand roy contre les forces combinées de tant d'ennemis, semble lui préparer le chemin à une paix beaucoup plus glorieuse que personne n'auroit osé espérer⁶.

J'espère, Monsieur, que vous aurés reçu ma dernière lettre dans laquelle je vous ai rendu compte de vos ordres à l'égard de la pension de M. Mérian, et à présent j'ay l'hon-

¹ Nikita Ivanovitch comte de Panin, né le 15 septembre 1718 d'une famille originaire de Luques. Il était fils d'un général de Pierre I^{er}, il fut lui-même un général de valeur et devint le favori et le ministre de Catherine II.

² Comte Jean, né en 1727 à Moscou, mort en 1798. Il fut chambellan de la czarine Elisabeth. Il faisait très bien des vers français comme le prouvent son épître à Ninon et celle à Voltaire, à qui il avait fourni des renseignements pour son histoire de Russie sous Pierre-le-Grand.

³ Cette nouvelle n'était pas exacte.

⁴ Ce qui n'empêcha pas l'année suivante, 1759, l'armée prussienne d'être défaite à Zullichau le 25 juillet par le général russe Soltkow et à Kunnerstorf le 12 août par le même général et un corps d'Autrichiens, commandé par Laudon. Dresde dut également se rendre le 4 septembre aux Autrichiens : les Prussiens ne purent le reprendre et eurent un succès au combat de Peitz le 30 oct. ; mais le général Tinnck avec 20,000 hommes fut obligé de se rendre aux Autrichiens sans tirer un coup de fusil le 20 nov. 1759.

⁵ Malgré les hypocrites insinuations de Condorcet, on voit combien était grande et sérieuse la religion d'Euler.

⁶ La paix ne fut signée que quatre ans après à Hubertshourg le 15 février 1763, occasionnée en partie par la mort de la czarine Elisabeth. Le résultat de cette paix, fruit de tant de sang inutilement répandu, fut que tout resterait sur le pied où il était avant la guerre.

neur de vous marquer que nous avons déjà pris des arrangements pour joindre au volume prochain de nos mémoires le recueil des lettres de Leibniz avec l'avertissement de M. Mérian : pour cet effet il ne fallait que retrancher quelques pièces de chaque classe pour ne pas rendre le volume trop épais.

Je viens de recevoir des éclaircissemens sur un grand obstacle que j'ai rencontré jusqu'ici dans l'exécution de mes lunettes, qui est, comme j'ai eu l'honneur de vous marquer, que tout le verre et souvent le même morceau n'est pas doué du même degré de réfrangibilité : ce qui rend toutes les précautions dans l'exécution de la figure inutilles. De cet inconvénient j'avois déjà des preuves bien convaincantes et maintenant on me mande de Londres qu'on y prépare effectivement deux espèces de verre qui diffèrent entr'elles assés considérablement à l'égard de la réfrangibilité et que M. Dollond¹ s'en sert pour faire des objectifs qui ne soient pas troubles par la diverse réfrangibilité des rayons et cela conformément à ma théorie où j'avois employé deux matières inégalement réfringentes comme du verre et de l'eau, quoique ce même M. Dollond ait contesté ma théorie : or quoique la chose doive réussir dans la théorie, il s'y rencontre pourtant un autre inconvénient qui est que tels verres composés n'admettent pas une assés grande ouverture et cel inconvénient doit être plus grand dans les objectifs composés de deux différentes sortes de verre que dans ceux qui sont composés de verre et d'eau ; mais si ces objectifs de M. Dollond produisent un bon effet, comme il s'est vanté, je crois que la raison en est dans la pureté et homogénéité du verre qu'il emploie à chaque lentille, puisque par ce moyen il évite l'inconvénient d'employer du verre hétérogène, dont on ne se sert que trop souvent ordinairement. Maintenant notre habile

¹ Jean Dollond, opticien anglais né en 1706 de parents ouvriers en soie, dont il continua un moment le métier ; mais bientôt il fut attiré par l'optique et l'astronomie dans lesquelles il eut d'assez grands succès. Il s'y adonna des lors exclusivement. Il fut l'inventeur du télescope achromatique et mourut opticien du roi, membre de la société royale de Londres, en 1761.

ouvrier ici prétend d'avoir trouvé du verre homogène dont il va exécuter quelques dessins de lunettes, auxquelles je tâche de procurer un très grand champ apparent ; car pour des lunettes très courtes qui grossissent beaucoup, il a assés bien réussi, comme j'ai eu déjà l'honneur, Monsieur, de vous écrire, mais le champ apparent étoit si petit qu'il étoit aussi difficile de chercher les objets que par des lunettes fort longues. La lunette à laquelle il travaille actuellement sera de 4 pieds et grossira 60 fois le diamètre des objets, c'est-à-dire autant qu'une lunette ordinaire de 20 pieds, et le champ apparent devoit comprendre un arc de 1^{er} 30 dans le ciel. Cette lunette contiendra 7 verres et à moins que le verre dont il se sert ne soit hétérogène, j'espère que cette épreuve réussira bien et découvrira même quelques ou tous les satellites de Saturne. — M. Leibniz ayant de nouveau représenté ses besoins pressans, nous venons de lui accorder une gratification de 100 écus, étant seurs de votre approbation. Puisque nous n'avons pas eu jusqu'ici d'armoire pour y mettre l'archive de l'Académie dont les papiers s'augmentent de jour en jour, nous en avons fait pratiquer deux sous les deux ailes de notre table qui regardent l'entrée afin que les parois de la salle demeurent libres.

En me recommandant avec toute ma famille sous votre protection, j'ai l'honneur...

Berlin, ce 14 Octobre 1758.

L. Euler.

VII.

MONSIEUR,

La nouvelle de votre arrivée dans ma patrie¹ m'a très sensiblement réjoui et je souhaite que l'air de Bâle² produise

¹ La Suisse.

² Maupertuis venait s'installer chez M. Bernoulli, chez qui il devoit bientôt mourir.

un meilleur effet sur votre santé que celui de France et qu'il vous mette en état de jouir à l'avenir d'une parfaite santé.

Nous venons d'expédier vos ordres pour conférer à M. Mérian¹ la charge de bibliothécaire qu'avait feu M. Pelloutier, dont la veuve tire le dernier quartier la Lucie pro-chaine (13 déc.), depuis quel terme la pension de 100 écus commencera pour M. Mérian, car ayant examiné toutes les augmentations que vous avez accordées de tems en tems à feu M. Pelloutier, il n'y en a aucune qui soit attachée à la charge de Bibliothécaire, de sorte que l'état ne porte que 100 écus par an. M. Mérian promet d'apporter tous les soins possibles pour maintenir la bibliothèque en bon état, à quoi il est capable plus que tout autre.

Nous venons de recevoir une recommandation bien obligeante du prince de Hohenlohe en faveur de son historiographe M. Hanzelman, pour être reçu membre de notre Académie, et le Prince fit en même tems présent à l'Académie d'un grand ouvrage diplomatique composé par cet habile homme qui, à ce qu'on dit, est excellent. Comme nous sommes seurs que vous ne refuserez pas cette complaisance à un prince de l'Empire et ami de la bonne cause du Roy, nous n'avons fait aucune difficulté pour fixer cette élection à jedy prochain.

Le succès des armes du Roy a depuis quelque tems fort peu répondu à nos souhaits, mais c'est toujours un très grand bonheur que nous n'avons pas été écrasés dans la dernière action de Budessin. Si tous les événemens arrivoient à hazard, il en seroit certainement fait de nous et nos ennemis auroient même déjà depuis longtems at-

¹ Jean Bernard, philosophe célèbre né en 1723 à Liechthal (canton de Bâle), dont son père était pasteur. Il entra lui-même dans la carrière ecclésiastique et y eut des succès par ses prédications. En 1750 Maupertuis l'appela à Berlin pour exercer son goût pour les sciences. Il lui en fut reconnaissant en le défendant contre Koenig. Il s'occupa aussi de philosophie et montra la faiblesse du système de Wolf dont l'Allemagne était alors engouée. Il fit aussi un traité de l'influence des sciences sur la poésie, un système du monde et beaucoup d'autres ouvrages de valeur. Il mourut secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin en 1807.

teint leur but pernicieux. Mais l'existence de la Providence doit bien changer la face des choses et puisqu'il est de notre intérêt d'en être convaincu, je crois fermement que Dieu arrange de tems en tems de telles traverses pour nous préparer à reconnoître à la fin que nous serons uniquement redevables de notre délivrance à la Providence. En effet, si nous considérons d'un côté la supériorité de nos ennemis et d'un autre côté les terribles fautes commises chez nous, où plusieurs régimens ont pris la fuite dans la bataille avec les Russes, et combien de fois avons-nous été surpris et très mal rempli nos devoirs comme à Schweidnitz¹, Collin, Breslau et où le Roy s'est plaint de sa cavalerie² pendant que nos ennemis ont toujours été sur leurs gardes. Ces considérations doivent porter le plus incrédule à croire une Providence qui veille sur nous d'une manière très éminente; et j'espère encore fermement que le Bon Dieu conduira enfin cette guerre à une fin bien plus glorieuse que nous ne saurions nous flatter³. Toute ma famille vous présente, Monsieur, ses très humbles complimens et particulièrement mon aîné tout pénétré de votre gracieuse disposition en sa faveur. J'ai l'honneur...

L. Euler.

Berlin, ce 4 Novembre 1758.

¹ A Kolín par exemple les grenadiers royaux, repoussés six fois par les troupes de Daun, refusaient d'obéir à l'ordre d'une nouvelle attaque. C'est alors que Frédéric leur cria ces mots singuliers : Wollet ihr dann ewig leben ? Voulez-vous donc vivre éternellement ?

² Daun par exemple anéanti presque par la défaite de Lissa fait encadrer de nombreuses recrues dans les cadres des vieilles troupes qui lui restaient et fait lever le siège de Breslau.

³ On ne saurait assez admirer la foi robuste d'Euler, tandis que celle de son maître Frédéric n'existait pas. Jamais une guerre ne fit mieux paraître et valoir le génie d'un homme. C'est de ce moment que date surtout l'expansion merveilleuse de ce Brandebourg, qui, malgré certains moments d'écrasement, s'est toujours relevé plus fort pour devenir l'empire allemand.

VIII.

MONSIEUR,

Je ne saurois contenir ma joie que l'air de ma patrie convient si bien à votre état et quoique je souhaite très ardemment de vous revoir ici au plutôt qu'il soit possible, je prends la liberté de vous supplier très instamment de vouloir bien passer l'hiver à Bâle¹, dans l'espérance que vous pourriez par ce moyen recouvrer parfaitement votre santé et être ensuite après votre retour à l'abri de nouvelles attaques; mais surtout je serois extrêmement inquiet si vous vouliez dans cette saison entreprendre le voyage, car quelque doux que puisse être le temps, il pourroit devenir si rude pendant que vous fussiez en chemin que vous seriez obligé d'y arrêter et que nos belles espérances seroient tout d'un coup anéanties. Je vous supplie donc, Monsieur, très humblement de penser avant toutes choses à votre conservation qui est le plus précieux avantage que vous puissiez procurer tant à notre Académie qu'à Madame votre chère épouse. J'espère que vous aurez bien reçu ma dernière lettre dans laquelle je vous ai rendu compte de l'accomplissement de vos ordres à l'égard de M. Mérian qui ne manquera pas de s'acquitter très bien de ce nouvel employ. M. Kuster² ne m'a jamais dit un mot de ses vus ni même aussi à M. Eller.

Je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de l'honneur que vous avez bien voulu faire à ma sœur et à mes parents, je le regarde comme une nouvelle marque de votre gracieuse affection, dont vous m'avez donné jusqu'ici des preuves si éclatantes qu'il m'est impossible de trouver des

¹ Maupertuis l'y passa en effet. Sa santé devenait de plus en plus chancelante et sa poitrine plus faible; il devait y mourir six mois après chez son ami Bernoulli.

² Fils de Ludolphe Kuster le philologue et le commentateur, ami de l'abbé Bignon, pensionnaire de Louis XIV et membre de l'Académie des sciences de Paris.

mots assés énergiques pour vous exprimer ma reconnaissance. Je fais de tems en tems de nouveaux essais sur la perfection des lunettes, qui réussissent tantôt plus tantôt moins. C'est principalement pour occuper cet habile artisan Rinck seul capable à exécuter mes desseins qui sans cela mourroit de faim ou se seroit déjà retiré de Berlin. J'ai déjà eu l'honneur de vous marquer, Monsieur, que nous avons suspendu à Koch sa pension de 200 écus, que j'emploie au dit dessein et quand vous serez de retour vous jugerez s'il convient de la rendre à cet inutile pensionnaire ou non? M. Mérian vous rendra compte l'ordinaire prochain de ses travaux sur les lettres de Leibnitz¹. J'ai l'honneur d'être avec le plus respectueux attachement...

Berlin, ce 25 Novembre 1758.

EULER.

IX.

MONSIEUR,

Je fis hier mes complimens à Madame votre épouse au château² et dans l'inquiétude où elle étoit sur l'état de votre santé, je lui donnai les assurances que l'air de Basle vous convenoit très bien et que nous avions lieu d'espérer que votre santé y sera parfaitement rétablie. Dieu veuille accomplir nos espérances.

Par rapport à la traduction des lettres de Leibnitz M. Mérian avoit rencontré quelques difficultés qui auroient pu donner occasion à des critiques³, les partisans de Leibnitz

¹ Mérian avoit entrepris ce travail sur les lettres de Leibnitz pour plaire à Maupertuis qui n'aimait pas Leibnitz; ce travail consistait surtout dans la traduction en allemand dont Maupertuis vouloit répandre l'édition en Allemagne.

² De Postdam.

³ Mérian ne s'attaqua pas seulement à la correspondance de Leibnitz mais encore à sa philosophie dans trois mémoires qui

étant extrêmement scrupuleux sur certaines expressions, auxquels il seroit presque impossible de satisfaire. D'ailleurs si ces lettres étoient écrites en grec, une traduction auroit bien été nécessaire, mais pour le latin la plupart des savans auroient regardé une traduction comme un ouvrage superflu. Enfin le volume seroit devenu trop gros, ou il auroit fallu en retrancher une trop grande partie de nos mémoires. Ainsi je suis extrêmement ravi que vous ayez bien voulu approuver qu'on supprime la traduction qui nous auroit pu attirer des critiques fâcheuses à tous égards. Dernièrement le ministre nous adressa des ordres au nom du Roy pour proposer un successeur de feu M. Pelloutier dans la charge de censeur des livres historiques; les libraires s'étant offert de payer deux gros pour la censure de chaque feuille, M. Eller en se rappelant les circonstances fâcheuses que l'Académie a éprouvées à cette occasion, en fut fâché et opina qu'on ne devoit plus se mêler de cette affaire: mais avant hier il dit qu'il étoit requis de proposer M. de Prémontval et je ne voyois aucune raison de m'y opposer puisqu'il s'agit seulement de proposer et point du tout de nommer un censeur.

Il n'y a aucune apparence que le Roy poursuive les Autrichiens en Bohême, mais il semble que vis à vis les Suédois et les troupes de l'Empire, la campagne n'est encore rien moins que finie. Les Russes nous menacent beaucoup de leur retour avec le premier printemps, mais j'espère que jusques là peuvent arriver de grands changemens: du moins ne désespère-t-on pas tout à fait des Turcs; mais en tout cas le Tout-Puissant nous accordera tous les secours nécessaires. Il est remarquable combien dans ces contre tems les esprits forts sont devenus faibles¹.

avaient pour titres le premier: de l'Apperception de sa propre existence; le second: de l'Apperception des idées ou de leur existence dans l'âme; le troisième: de l'Action, de la Puissance et de la Liberté. On a peine à s'expliquer cet achèvement d'hommes de second ordre contre un génie si vaste et si lumineux comme celui de Leibnitz autrement que par un sentiment de vanité froissée (moindre action) chez Maupertuis et de vulgaire adulation chez Merlan.

¹ Cette réflexion d'Euler prouve sa foi et aussi l'illogisme de

Nous sommes dans l'Académie sur le point de bien placer un capital de 500 écus, attendu que nous retirons nos revenus assés régulièrement même des provinces occupées par nos ennemis. M^{re} Kirch¹ vous supplie, Monsieur, très instamment de lui vouloir bien accorder pour l'année prochaine la même gratification de 100 écus dont vous avez eu la bonté de la régaler depuis quelques ans.

Ma femme est infiniment sensible à l'honneur de votre souvenir et je la recommande avec toute ma famille à la continuation de votre affection et bienveillance, ayant l'honneur d'être...

Berlin, ce 16 Décembre 1758.

L. EULER.

X.

MONSIEUR,

Je commence cette année par les vœux les plus ardens pour votre rétablissement, conservation et prospérité à tous égards. Dieu les veuille exaucer et nous accorder dans le cours de cette année la grâce de vous revoir ici parfaitement rétabli et jouir d'une santé inaltérable. Tant de marques d'une faveur toute particulière dont vous m'avez bien voulu combler jusqu'ici m'engagent à vous renouveler à cette occasion les assurances les plus vives de ma reconnaissance sans bornes et de l'attachement le plus inviolable, et je vous supplie, Monsieur, très humblement

¹ L'homme sans croyance, n'ayant d'autre foi que la jouissance du présent, d'autre espoir que le sourire d'un avenir, qui, en lui échappant, le laisse désespérer.

¹ Elle étoit fille de Christ-Fried Kirch, astronome de la Société des sciences de Berlin et correspondant de l'Académie de Paris, mort en 1740. Elle étoit petite-fille de Godetfried Kirch et de Marie-Marguerite Winckelmann, qui s'étoient fait un nom, en Europe, par leurs observations astronomiques.

de me vouloir bien continuer les mêmes sentimens et la même affection. Jusqu'à la réception de M. Bianchi et du bibliothécaire du prince de Hohenlohe je me suis opposé à toutes les propositions de nouveaux membres et M. Eller fut dans les mêmes sentimens; mais depuis il produisit un mémoire pour proposer à l'Académie les quatre ou cinq derniers candidats dont les mérites furent loués par quelques uns de nos membres à un tel point que je n'eus pas le courage de m'y opposer. Les preuves de dignité qu'on produisit à l'égard de chacun paroissoient si bonnes que je croyois que vous les auriez agréées vous même. M. Eller assuroit de quelques uns que vous lui aviez promis leur réception avant votre départ. Cependant je me ferai une règle de ne plus consentir à la proposition de qui que ce soit avant votre retour.

Après avoir arrêté la pension de Koch, M. le comte de Rheden étoit bien d'avis de vous la demander pour le mécanicien Rinck qui sembloit déjà y aspirer, mais connoissant vos intentions je lui ai d'abord ôté toute espérance et en effet ces 200 écus doivent être destinés à la mécanique, il vaudra toujours infiniment mieux de les employer à exécuter quelques essais et de les bien payer, quelque mal qu'on y réussisse, que de les donner comme une pension dont l'Académie n'auroit certainement aucun avantage. C'est sur ce pied que j'ai occupé Rinck depuis quelque tems et quoiqu'il y ait apporté tous les soins possibles, il s'en faut beaucoup que je me puisse vanter d'avoir bien réussi à cause de certains obstacles cachés dans la matière du verre, de sorte que je ne voudrois pas multiplier les essais quoique vous ayez eu la bonté de me donner plein pouvoir à cet égard. C'est aussi de mon côté un obstacle très considérable que je ne suis pas moi même en état de juger de la bonté d'une lunette et que je m'y dois rapporter au jugement des autres qui ne sont pas toujours d'accord. La pièce que je prends la liberté de vous envoyer ici conformément à vos ordres, est au jugement de mon fils la meilleure que nous ayons produite jusqu'ici. Je serois bien charmé si vous la trouviez préférable à des ordinaires de la même longueur; mais les lunettes ordinaires varient si con-

sidérablement que tel se loue avoir une de deux pieds qui vaut mieux qu'une autre de six pieds, et parlant je ne saurois à peine espérer qu'il ne se trouvât quelque part une lunette ordinaire de la même longueur avec la présente, qui fut encore meilleure.

Je n'ay aucune connoissance d'un parti de Koenig que ce que M. Mérian m'en a dit et depuis longtems je n'ay plus entendu parler de cette affaire¹.

On attend ici bientôt des nouvelles importantes à l'égard des Suédois² attaqués par le comte de Dohn et on prétend d'avoir des nouvelles certaines que le renfort de l'armée russe a reçu contre ordre et que celle-ci se prépare des magasins par le milieu de la Pologne, ce qu'on regarde comme une confirmation du bruit des desseins des Turqs. On allègue encore d'autres preuves qui semblent assseurer que tant l'Autriche que la Russie seront vigoureusement attaquées par les Turqs... M. Huber sera mis dans la liste de nos académiciens dans l'almanac des adresses... J'ai l'honneur d'être...

L. EULER.

Berlin, ce 2 Janvier 1759.

XI.

MONSIEUR,

Depuis quelques lems les nouvelles de Basle et même de Genève de M. Bertrand étoient remplies de la maladie dont-vous avés été attaqué, ce qui nous a très sensi-

¹ Quoique Koenig fut mort depuis deux ans, il avait encore ses partisans, qui détestaient Maupertuis. Celui-ci, on le sent bien à ses incessantes interrogations, reste inquiet des suites de sa victoire.

² Adolphe-Frédéric II de Holstein-Rutin, roi de Suède, avait pris parti pour Frédéric II dont il avait épousé la sœur Louise-Urique, en 1744.

blement alarmé. Je m'imaginai que c'étoit votre mal ordinaire, auquel vous avés été assujéti depuis si longtems et contre lequel presque tous ses soins ont été inutiles : or puisque vous me marqués que c'étoit une maladie d'une nature tout à fait différente, j'en suis d'un côté d'autant plus affligé que vous devés souffrir par des maladies de plusieurs espèces, mais d'un autre côté puisque vous êtes guéri de cette dernière attaque par la grâce de Dieu, je bénis le Ciel que vous avés resté à l'abri de votre maladie ordinaire, malgré la rude saison qui vous a été funeste jusqu'ici. Dieu veuille que vos pounmons soient fortifiés au point que vous n'ayés plus à craindre des incommodités de ce côté et que vous puissés jouir même ici après votre retour d'une parfaite santé. Que ma dernière lettre que vous n'avés pas encore reçue le 20 janvier ait tardé si longtems en chemin, la raison en est sans doute qu'elle étoit accompagnée d'une lunette que j'y avois joint conformément à vos ordres et j'espère qu'elle sera arrivée bientôt après le départ de celle que vous avés eu la bonté de m'envoyer. L'entrée de cette année étoit une époque trop marquée pour ne pas vous présenter les vœux que je fais toujours pour votre conservation.

J'ai bien de la raison de douter, Monsieur, que vous soyés content de cette lunette quoique je puisse assurer que tous les verres sont parfaitement travaillés sur les mesures que j'avois prescrites et que chaque face a pieusement la courbure sphérique dont j'ai été assuré par leur parfait accord de leur distance de leur foyer avec le calcul. Mais le défaut se trouve visiblement dans la matière du verre qu'il a emploté, car on accouvre une espèce de brouillard autour les objets, qui n'est autre chose qu'une seconde image très faible causée par les particules hétérogènes du verre qui produisent une différente réfraction. J'ai depuis fait exécuter une semblable lunette de huit pieds dont je m'étois beaucoup promis, mais un semblable défaut a détruit tout à fait mes espérances. Par cette raison avant que nous ayons de bon verre homogène par toute sa substance, ce seroit perdre l'argent tout à fait inutilement si je voulois continuer à faire travailler ; mais

j'écirai en Angleterre où l'on a découvert le moyen de faire du verre homogène pour qu'on m'en envoie quelques morceaux¹.

L'avertissement que M. Mérian se propose de mettre à la tête des lettres de Leibniz me paroit entièrement propre aux vœux que vous avés à cet égard, quoique je sois peu capable de juger des affaires de cette nature. M. Kohler ayant proposé d'établir un nouveau capital de 5000 écus, quelques bourgeois de Berlin se sont présentés en offrant leurs maisons pour caution : or M. Uhde ayant examiné ce point de droit, a jugé que l'Académie n'étoit point assés en sûreté. Nous attendons donc une meilleure occasion. Dans ces entrefaîtes M. Sulzern a demandé un capital de 1000 écus pour 10 ans à cinq pour cent sous des cautions qui ont paru suffisantes à mes collègues et là dessus on dresse actuellement le contrat. Je n'ai pu m'opposer à cette demande, mais je voudrois qu'il y eut une loi qui excit les académiciens d'être débiteurs de la caisse de l'Académie. Je crois qu'une telle loi seroit salutaire à plusieurs égards quoique je fusse bien embarrassé d'en alléguer des raisons. Jeudy passé nous avons célébré à l'ordinaire le jour de naissance de notre grand roy² M. Formey³ s'est bien distingué autant que j'en puis juger. Nous étions embarrassés de trouver un suffisant nombre de lecteurs qui auparavant s'étoient empressés de paroître dans les gazettes. Enfin après l'éloge de M. Viereck, M. Merket a lu un mémoire François sur un foetus engendré dans l'ovaire sans passer dans la matrice et qui est parvenu à la maturité entre les boyaux, observation qui paroît fort importante dans l'explication de la génération. Ensuite M^{rs} Gledits⁴ et

¹ Peter Dollond, né en 1730 et fils de John, comme son père opticien distingué, avoit ouvert en 1750 un atelier d'opticien qu'il dirigeoit de concert avec son père. Les savants affluèrent dans leur magasin et s'y approvisionnèrent : c'est de ce magasin que sortirent en 1758, les premières lunettes achromatiques.

² Né le 24 janvier 1712.

³ Secrétaire perpétuel de l'Académie qui fit le discours.

⁴ Jean Théophile, célèbre botaniste, né à Leipsick en 1714, mort en 1786. Il fonda en Prusse une chaire où l'on enseignoit la science forestière. Il écrivit sur cette science des dissertations physico-bota-

Susmitch ont lu des discours allemands, le premier sur deux maladies contagieuses qui ont régné presque partout les deux dernières années, auxquelles la guerre et la misère paroissent avoir beaucoup de part. L'assemblée fut assés nombreuse, quoiqu'aucun Prince n'y ait assisté. Toute ma famille vous présente leurs très humbles respects dont je viens d'expédier mon fils cadet à l'armée du Roy pour servir dans le régiment de hussards de Ziehlen et le second¹ s'applique à la médecine sous la conduite de M. Meckel et de nos autres médecins. Après mes complimens de condoléance les plus empressés sur la mort de Madame votre belle-mère, j'ai l'honneur.....

L. EULER.

Berlin, ce 30 Janvier 1759.

XII.

MONSIEUR,

J'ai été fort en peine à cause de ma lettre qui accompagnait la lunette que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et je pensois bien qu'elle ne pourroit arriver que fort tard : à cet égard j'ai bien mérité les reproches que vous m'avez bien voulu faire sur ma négligence : mais je les regarde comme une nouvelle marque de votre affection et je me piquerai de ne plus paroître négligent dans un point dont je m'acquitte avec le plus grand plaisir. Je suis infiniment ravi des éloges que vous voulez bien donner à ma lunette, et je suis très bien porté de les croire quoiqu'on m'ait voulu assurer ici le contraire, car pour moy-même

nico-économiques ; une histoire complète, théorique et pratique des plantes employées dans la médecine et dans les arts, d'après des principes historiques et philosophiques.

¹ Léonard Euler, dont l'éloge a été fait en 1784 par Nicolas Fuss son élève.

je ne suis pas capable d'en juger à cause de la faiblesse de ma vue ; mais je suis assés assuré que les dernières pièces qui sont plus longues, ne valent pas grand chose, et cela à cause de l'hétérogénéité du verre : car pour le travail même, l'ouvrier y a certainement employé plus de soins. La construction de cette lunette ne diffère des ordinaires qu'en ce que l'objectif est composé de trois verres tels que j'ai eu déjà l'honneur de vous marquer. L'avantage devoit être qu'un tel objectif admit avec une plus grande ouverture, un moindre oculaire : or je ne me souviens pas si elle contient encore un verre dans le foyer commun, dont la distance de foyer est double de l'oculaire qui devoit grossir le champ apparent. Pour des lunettes qui représentent les objets debout, je n'en ai fait faire que d'un pied et plus qui ont par conséquent le défaut que le champ apparent est excessivement petit, et qu'elles ne valent rien pour les objets terrestres, mais pour satisfaire à votre intention, je ferai faire quelques unes de 6 à 8 pouces, ou encore moins, pour gagner un assés grand champ apparent ; comme cela sera bientôt fait, je ne manquerai pas de vous en envoyer par la route indiquée, quoique j'espère que votre séjour à Bâle ne durera plus longtems. Dieu soit loué que vous êtes délivré de votre dernière maladie, mes vœux pour votre entier rétablissement. La grâce tout extraordinaire que mes seigneurs de Bâle viennent de me témoigner, pénétre mon cœur de la plus sensible reconnaissance et je vous suis infiniment obligé, Monsieur, de la gracieuse félicitation que vous voulez bien me faire à cette occasion ; mais cette même générosité me réduit à recourir à votre bonté, en vous suppliant de vouloir bien recevoir en mon nom, la pièce d'or dont le magistrat de Bâle me veut bien honorer. Je souhaiterois fort de la recevoir de vos mains plutôt que vous me l'envoyassiez par la poste. M. Eller et M^{rs} nos chymistes ont été bien surpris du peu de cas qu'on a fait à Bâle des mérites de M. Speltman¹, et qu'on qualifie simplement comme un

¹ Jacques-Reinhold Spielmann, né le 31 mars 1722 à Strasbourg. Après avoir perfectionné ses premières études dans plusieurs universités allemandes, il revint à Strasbourg où il exerça quelque

apothicaire de Strasbourg, ils disent qu'il y est professeur et qu'ils le connoissent très particulièrement, il est un disciple de votre M. Margraf : il a fait tant de progrès dans la chimie qu'ils le regardent comme un des plus grands chimistes. — J'ai d'abord remis à M. Mérian votre lettre, à laquelle nous avions attendu quelques jours avec l'impresion des lettres de Leibniz. Votre avertissement ne sauroit être mieux conçu tant pour le sujet même que pour l'honneur de l'Académie. Ma femme et moy nous sommes très sensibles au souvenir de M. Jean Bernoulli et je prends la liberté, Monsieur, de vous prier de lui présenter nos très humbles complimens, de même qu'à son frère M. Daniel Bernoulli dont la bienveillance et amitié me sera toujours précieuse. — Nous venons d'être plongés dans un nouveau deuil, par le décès de notre jeune prince Georges Emilius¹ dont on avoit conçu de grandes espérances pour le soutien de la maison royale. Dieu nous conserve notre grand Roy² que Frédéric vive, qu'il règne, qu'il triomphe, c'est le vœu que nous faisons tous après M. Formey³.
J'ay l'honneur....

Berlin, ce 17 Février 1759.

L. EULER.

XIII.

MONSIEUR,

La semaine passée j'ai pris la liberté de vous envoyer deux petites lunettes avec une lettre qui contient tout ce

temps l'état de pharmacien, d'où cette appellation de Apothicaire de la part des chimistes de Bâle. Cependant, comme le dit Euler, Spielmann n'était pas le premier venu : il devint professeur de médecine, de chimie, de botanique à Strasbourg. On lui doit une analyse exacte des différentes espèces de lait, la connaissance de tous les végétaux malfaisants ou vénéneux de l'Alsace, et d'autres recherches intéressantes consignées dans plusieurs ouvrages, il mourut en 1783.

¹ Fils du frère aîné du roi.

² Allusion au discours prononcé par Formey à l'occasion de l'anniversaire de Frédéric.

qui les regarde, mais je crains fort qu'elles n'arrivent que bien tard. Comme le paquet étoit petit, on m'a dit à la poste que la lettre y devoit être attachée et que tout iroit comme une simple lettre par le chariot de poste. Ainsi je ne croyois pas qu'il la falloît adresser à quelque ami de Francfort. Je l'ai donc envoyée à la poste par mon fils pour qu'il s'informât s'il n'alloit pas plus seur par Nurmberg, mais il faut que l'homme qui a reçu ce paquet à la poste fut bien novice, car il demanda à mon fils où étoit Bâle et lui dit ensuite que le paquet n'iroit ni par Francfort ni par Nurmberg, mais par Duderstat et lui fit payer six gros. Cette circonstance me fait bien craindre pour ce paquet, car je sais que des lettres sont venues de retour qui ont été mal franchies : mais peut-être que le séjour des françois à Francfort a causé quelque altération dans le cours des postes, et que le paquet mentionné arrivera à bon port : du moins je serois bien fâché s'il venoit de retour : car j'espère que la petite lunette méritera votre approbation grossissante dix fois en diamètre et n'étant pas plus longue que trois pouces. Et depuis j'ai trouvé moyen de perfectionner encore davantage cette espèce de lunette, de sorte que pour grossir dix fois, une lunette de 1 1/2 pouce sera suffisante et qu'elle découvrira un champ deux fois plus grand : j'ai même lieu d'espérer que cette idée réussira mieux que la précédente, et c'est à ces sortes de lunettes que je fais travailler notre Rinck. En voici une qui grossit deux fois en diamètre et découvre un champ de 55°. L'objectif AA et le verre du milieu BB n'ont que 1/10 pouce d'ouverture en diamètre.

Le verre AA a le rayon de la face (de devant 1/10 pouce) convexe.
(de derrière 3/10 »)

Le verre BB a le rayon de la face (de devant 1/100 concave) (de derrière 3/100 »)

A B C

La distance entre ces deux verres est de 4/100 pouce.

L'oculaire CC est également concave des deux côtés, le rayon de chacun étant = 22/100 pour, cette lunette n'ayant que 14/100 p. en longueur pourra être garnie en forme de loupe et

sera toujours un bon perspectif d'opéra. Il pourra servir en toutes occasions à toutes sortes d'yeux. Sur ce pied, une lunette de dix pouces grossiroit 60 fois en diamètre, mais avant que de passer à de si grandes multiplications, j'occuperai notre artiste à des petites qui lui pourront peut-être procurer quelque débit. Aussi est-il plus facile de réussir en des petites qu'en des longues.

Si cela réussissoit, je pourrais faire une lunette de trois pieds qui grossiroit 200 fois en diamètre, c'est-à-dire autant qu'une ordinaire de 120 pieds. Il m'est venu dans l'esprit de construire des télescopes avec deux miroirs sphériques¹. L'obliquité des rayons causera bien quelque confusion, mais on la diminuera en augmentant le rayon.

Je crois que cette espèce de lunettes produira un meilleur effet que les pleutoniens ou grégoriens. Mais cette idée étant si simple, je doute fort qu'on n'y ait déjà pensé et fait des épreuves qui peut-être n'ont pas réussi, car je n'ai pas encore déterminé la quantité de la confusion.

On vient d'intercepter le courrier qui devoit porter de Vienne à Petersbourg le plan des opérations de guerre pour cette campagne, dont le roy fut extrêmement ravi. C'étoit M. Lentulier qui a fait cette expédition en Pologne près de Cracovie. C'est peut-être la seule nouvelle qu'on sache avec sureté : car pour ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer, Monsieur, en dernier lieu avec les lunettes, l'événement a fait voir que notre intention n'a été que de ruiner des magasins russiens². Cependant on assure que toute notre armée est en mouvement, mais personne ne sait et ne soupçonne même quelles vues pourroit avoir notre grand Roy³.

A l'Académie tout va son train ordinaire, outre que

¹ Suivent la description et la figure, que nous ne donnons pas ici. Au reste une volumineuse correspondance de Euler sur ses travaux géométriques et astronomiques, est restée inédite et conservée au château d'Estouilly.

² Les Russes prirent leur revanche quelques mois après avec Solitkow à Zoulichau et à Kunnersdorf. Le général Lascey pénétra même jusqu'à Berlin à la tête de quinze mille hommes.

³ C'étaient cette promptitude de vue et ce secret de ses desseins qui rendaient redoutables les attaques de Frédéric II.

M. Eller a été malade depuis quelques semaines ; mais à présent, il se porte mieux. C'étoit une fièvre accompagnée des attaques podagriques. Toute ma famille se recommande très humblement à la continuation de votre affection, et en faisant les vœux les plus ardens pour votre santé et partiel rétablissement, j'ay l'honneur...

L. EULER.

Berlin, ce 20 Mars 1759.

XIV.

MONSIEUR,

C'est avec la plus vive douleur que j'avois appris la faucheuse nouvelle de la rude attaque de votre maladie, et cela dans un tems où nous nous flations de la douce espérance de vous revoir bientôt ici de retour. Je suis témoin combien madame votre épouse est affligée de ce triste accident, et les assurances de la crise salutaire que vous lui marqués vous-même ont été à peine suffisantes pour calmer tant soit peu son esprit. Elle est encore résolue d'entreprendre le voyage de Basle, et a prié M. Mérian de l'accompagner : mais Dieu veuille que cette crise mette fin à vos souffrances et que nous apprenions bientôt la consolante nouvelle que vous soyés parfaitement rétabli et en état de retourner chés nous¹.

L'Académie vient de célébrer le jour de l'avènement au trône de notre grand roi, dont vous aurés déjà appris le détail, de même que M. Sprägel est mort. Cette vacance causera un peu d'embarras puisqu'il a tiré sa pension du Mont de piété, qui ne la veut plus continuer, et l'Académie

¹ Maupertuis avait essayé de se mettre en voyage, mais une crise effroyable l'aurait surpris et forcé à revenir au plus tôt pour mourir chés ses amis Bernoulli le 27 juillet 1759. Cette dernière lettre d'Euler ne dut lui arriver que quelques jours avant sa mort.

fera sans doute aussi difficulté de s'en charger¹, il y a pourtant à ce qu'on dit nombre de compétens².

Notre ouvrier Rinck a assez bien réussi à faire des petites lunettes dont on peut se servir au lieu de lorgnettes, qui ne grossissent pas beaucoup, mais qui découvrent un grand champ et les objets fort distincts et lumineux. Il travaille à présent à des plus grands, et j'espère qu'elles surpasseront encore ceux que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Il y a apparence que ces petites lunettes trouveront un assez bon débit et il en a déjà vendu plusieurs, ce que je lui ai permis puisqu'il n'y a dans leur construction aucun mystère n'étant composées que de deux verres, et que cela dispense la caisse de l'Académie d'entretenir l'homme tout à fait. Pour les plus grandes je prendrai plus de précaution, quoique cela ne me paroisse pas nécessaire, car ayant envoyé à mon insu à la foire de Leipzig de l'espèce dont je vous ai envoyé, Monsieur, elles lui ont été renvoyées sans qu'une seule en ait été vendue, bien qu'il n'ait mis le prix qu'à quelques écus, mais le public est déjà accoutumé d'avoir de telles pièces pour quelques gros.

Je me souviens que M. Lieber Knech³ a fort travaillé pour procurer au Roy de bonnes petites lunettes, ce qui m'a engagé de commander à Rinck de faire des miennes de chaque espèce, une avec tous les soins possibles que je voudrois prendre la liberté de présenter au Roy, à moins que vous ne jugiés à propos que je le fasse au nom de l'Académie.

Comme dès le commencement de la guerre j'avois rompu toute correspondance en Russie et en France, je n'avois rien appris du prix que l'Académie de Paris a donné depuis. J'avois fait travailler mon fils pour le prix de l'an 1757 et autant que je me souviens, ce prix ne fut pas donné. Depuis je ne m'en suis plus soucié : or, dernièrement j'ai

¹ Kurt Sprengel, médecin allemand.

² Compétiteurs.

³ Euler veut sans doute parler de Jean-Georges Liebknecht mathématicien, antiquaire et célèbre professeur de Giessen, né à Wasungen vers 1680 et mort en 1729. Il crut découvrir en 1723 une nouvelle étoile dans la grande Ourse.

vu par hasard les gazettes d'Amsterdam, où il est marqué que l'Académie de Paris venoit de partager son prix parmi deux pièces, et je fus bien surpris que l'une étoit marquée de la même devise que portoit celle de mon fils pour an 1757, et que la question étoit la même. J'ai trouvé enfin avec bien de la peine le recepisé que je reçus alors, que j'ai donné à M. Splittgerber pour le faire présenter à Paris. A moins que quelqu'autre n'ait travaillé sur cette question, et qu'il se soit servi de la même devise, j'espère de tirer la moitié de ce prix qui sera selon toute apparence double.

Pour les nouvelles politiques, toute la ville est toujours remplie de tant de mensonges que je n'en saurois rien marquer. Tantôt on dit que les Russes retournent, tantôt qu'ils avancent, et des marches que le Roy fait faire à ses troupes, il faudroit bien conclure le dernier¹. Cependant nous serons ici selon toute apparence, à l'abri de toutes les invasions², puisque quantités de régimens approchent de nos contrées : et j'espère que le Tout-Puissant continuera de bénir les justes armes de notre grand Roy, ce qui est l'objet principal de nos vœux les plus ardens. Ma femme et toute ma famille vous présentent, Monsieur, leurs complimens les plus respectueux et prient Dieu incessamment pour votre rétablissement et conservation.

J'ai l'honneur.....

L. EULER.

Berlin, ce 9 Juin 1759.

¹ Effectivement les Russes s'avancèrent par la Pologne.

² L'année suivante Berlin devait être investi.